

Souvenirs de guerre.

Le 24 août 1939, Pesche⁽¹⁾ est rappelé pour aller occuper son poste dans la ligne Maginot. Pendant trois jours je suis le patron de la mine de Sancy. Le problème le plus difficile est de trouver du numéraire pour verser des acomptes de salaire aux ouvriers mobilisés car, à Briey, la Banque de France n'a plus de billets ! Comme dépannage je réquisitionne la caisse de la coopérative.

Le 27 août apparaissent les affiches portant le numéro qui figure sur mon ordre de mobilisation. Je passe le commandement à Renaud. Je revêts mon uniforme. Je me fais conduire à Metz en voiture et je prends le train pour Dijon où j'arrive dans la soirée. Je couche à l'hôtel et le lendemain matin je me présente au quartier Heudelot où j'ai terminé mon service militaire. J'apprends que je suis affecté au 5^{ème} groupe du 201^{ème} régiment d'artillerie « en majoration », c'est à dire que je dois remplacer l'officier qui, éventuellement, ne pourrait pas rejoindre le régiment. Je retrouve quelques camarades et le commandant Thévenot que j'avais connus pendant mon service. Ce dernier est une baderne sans autorité qui laissera sûrement beaucoup d'initiative à ses subordonnés.

Jusqu'au 2 septembre on s'occupe à mettre le régiment sur pied de guerre notamment en formant et en équipant une batterie supplémentaire dans chaque groupe. Le 2 déclaration de guerre et mobilisation générale. Il faut évacuer la caserne pour laisser la place aux réservistes qui affluent. Nous partons contourner à Fauverney à 12 Km de Dijon où pendant deux jours nous achevons nos préparatifs. Puis le régiment prend la route

(1) alors directeur de la mine de Sancy. Départé en 1944 il a pris à son retour la direction de la mine de Buxy. Il est mort en 1945.

(2)
en direction de Gray pour rejoindre la zone des armées. Comme il n'y a pas eu d'officier défaillant, je suis sans affectation. Le régiment part sans moi et je retourne à Dijon, au quartier Hendelot où je suis affecté à la 1^{re} « batterie de dépôt » réservoir de réservistes où on puise pour constituer des unités de réserve. La tenue à jour de l'état nominatif de l'effectif est un travail de Pénélope. Apparition du colonel commandant le dépôt qui m'explique qu'étant ingénieur des mines je suis particulièrement compétent pour occuper le siège du ministère public au tribunal militaire, qui va se réunir pour juger des soldats qui se sont introduits par effraction dans le magasin d'habillement et ont volé des effets civils déposés par les réservistes. Le dossier va m'être transmis pour que je prépare mon réquisitoire.

Sur ce arrive un capitaine du 5^{me} groupe du 201^{me} régiment d'artillerie qui déclare qu'un officier dudit groupe est tombé malade et a dû être hospitalisé. Conformément à ma première affectation je dois le remplacer. Et voilà ma carrière judiciaire terminée avant d'avoir commencé. Je ferme ma cantine. J'embarque en voiture avec le capitaine et nous rejoignons le régiment qui poursuit sa route vers le Nord-Est. Comme le haut-commandement allemand est occupé en Pologne et comme le haut-commandement français n'a pas la moindre intention offensive, on ne se presse pas et on cantonne dans plusieurs villages. Cependant en approchant du théâtre des opérations

(2)
on devient prudent et on roule la nuit tous feux
éteints. De temps en temps la colonne s'arrête et ne
repart pas. Un officier prend une moto et va voir
en tête ce qui se passe et il trouve un camion
où tout le monde s'est endormi pendant la
halte et où personne ne s'est aperçu que le
véhicule précédent s'était remis en route.

Finalement nous arrivons dans le « saillant
d'Orenthel », à mi-chemin entre Bitche et
Deux-Ponts, où nous prenons position. Ayant
été chargé des fonctions d'observateur, j'installe
mon observatoire près de la « Chapelle aux Saints »
d'où je vois la frontière et les Allemands qui
achevent sans qu'on les dérange leurs travaux
de fortifications. Ceux-ci ne sont pas non plus
très agressifs et pendant les quinze jours que nous
avons passés dans ce secteur mon observatoire et
les positions d'infanterie voisines n'ont essuyé qu'un
tir d'artillerie sérieux qui a blessé un de mes
radios et a détruit son émetteur. Plus tard
j'ai constaté qu'un éclat s'était logé dans
la cartouche de mon masque à gaz ; il s'en
est donc fallu de peu que je ne sois blessé
aussi.

A la fin Septembre les forces françaises
évacuent le saillant d'Orenthel et se replient
sur la ligne Maginot. La 15^{ème} division
part au repos en Alsace puis dans les Basses-
Vosges. Le 5^{ème} groupe cantonne une semaine
à Niedersultzbach près de Bouxwiller,
puis une semaine à Abreschwiller. Les
artilleurs prennent du bon temps avec les
vendangeuses, puis avec les piscicultrices.

(4)
A la mi - Octobre toute la division est transportée par voie ferrée dans la région de Channy, où elle est placée en réserve de Grand Quartier Général. L'état-major du 5^{ème} groupe est cantonné à Bichancourt, petit village entièrement détruit pendant la guerre de 14-18 et reconstruit dans un style dépourvu de toute originalité. Le P.C. est à la mairie et je loge au presbytère dans une mansarde glaciale. Le curé hollandais est fort peu hospitalier. Je dois le menacer de réquisition pour obtenir qu'avec la bénédiction du doyen il prête sa salle paroissiale, un baraquement mirable, pour les séances de cinéma destinées à la troupe. Je suis popotier, ce qui me permet d'aller à Channy tous les jours de marché avec mon aiustot. On occupe les hommes par des corvées et des exercices, comme en temps de paix. La corvée la plus fréquente est le déblaiement des chemins enneigés, car l'hiver est très rigoureux. De temps en temps la division effectue une manœuvre combinée. Le thème consiste généralement à arrêter un ennemi qui tente de franchir un canal. Nous pensons qu'en l'occurrence le canal de St Quentin joue le rôle du canal Albert. A la popote la grande distraction des officiers subalternes consiste à faire raconter ses souvenirs au commandant Thévenot et à les assortir de commentaires dont l'humour échappe totalement au.

(5)
pauvre homme. Mais nous allions bientôt
être privés de ce plaisir. Au cours de l'hiver
le général Guin prend le commandement de
la 15^{ème} division. Il inspecte tous les
régiments et se fait présenter les officiers par
le colonel. Au 20^{ème} d'artillerie le colonel
d'Izarny - Gargas présente donc le commandant
Thévenot au général qui s'écrie « Ah ! Thévenot
vous allez bientôt nous quitter ! » « Je ne sais
pas, mon général » balbutie Thévenot d'amoisi.
Le colonel, pour se débarrasser de cet incapable
l'avait fait muter dans un parc de matériel
mais, timide, il n'avait pas encore osé
avertir l'intéressé. Quelques jours plus tard
le capitaine Piat, bientôt promu commandant,
que j'avais eu comme instructeur de trans-
missions à l'Ecole d'artillerie de Fontai-
nebleau, prenait le commandement du
5^{ème} groupe. Il était beaucoup plus efficace
que Thévenot, mais bien moins pittoresque.

A l'aube du 10 mai 1940 je suis réveillé
par des détonations. Je vais au P.C. pour
demander ce qui se passe et j'apprends que
la radio a annoncé l'offensive allemande sur
la Hollande et la Belgique. J'avais été réveillé
par le bombardement aérien de la gare de
Terquien. L'ordre de départ ne tarde pas.
Nous nous dirigeons vers le Nord-Est. Nous
franchissons la frontière belge près de Bavay.
Les braves Wallons du Borinage nous accueillent
chaleureusement. Mais une première déconvenue
nous attend. Au lieu d'aller jusqu'au canal
Albert où nous aurions pu mettre en œuvre les

(6)
enseignements des manoeuvres des mois précédents, nous nous installons sur la « position de la Dyle », près de Gembloux. J'emploie des guillemets car si la Dyle constitue un obstacle à l'Est de Bruxelles de Wavre à Louvain et à Malines, elle ne coule pas entre Namur et Wavre, Gembloux se trouvant à mi-distance entre ces deux villes. Dans ce secteur la « position » se réduit à la voie ferrée Namur-Bruxelles, doublée par un obstacle anti-char sommaire aux endroits où elle n'est pas en remblai ou en tranchée. Tandis que les batteries se déplaçaient au Sud de cette ligne, je cherche un observatoire difficile à trouver dans ce pays plat et coupé de petits bois. En fait je n'ai absolument rien vu de la bataille qui s'est déclenchée deux jours plus tard. Les attaques et contre-attaques ont surtout été subies et conduites par la division voisine et les tirs exécutés par le 201ⁱⁿ pour la soutenir étaient dirigés sur des objectifs échappant à ma vue. Finalement les Allemands sont repoussés. La bataille de Gembloux est officiellement une victoire dont le nom est inscrit sur les drapeaux et étendards des régiments qui y ont pris part et, notamment, sur l'étendard du 1^{er} régiment d'artillerie dont le 201ⁱⁿ est une annexe n'existant qu'en temps de guerre. Il paraît même qu'il existe une médaille commémorative de Gembloux que je pourrais arborer, mais certains prétendent qu'elle n'a aucun caractère officiel.

Deuxième découverte : pendant toute la durée des combats l'aviation allemande a tenu l'air en permanence et la chasse française n'a

fait qu'une apparition de quelques minutes. (7)
Troisième découverte encore plus démoraleuse : à peine acquis ce succès tactique nous recevons l'ordre de nous replier vers le Sud et le 15 mai nous prenons position à la Hestre, près de la Louvière, derrière le canal de Charleroi. J'ai la surprise d'y rencontrer Léo Sémercy dont la division légère mécanique, qui avait été engagée dans la région de Namur, est également en retraite. Nos missions nous obligent à nous séparer après quelques minutes de conversation. La ville est déserte. Cependant je suis abordé par un civil qui me dit que dans une maison voisine se cachent des membres de la 5^{ème} colonne. Je lui réponds que, si c'est vrai, je ne peux pas les capturer à moi tout seul. Il me réplique : « Il ne faut pas les capturer. Il faut les zigouiller ! ».

Le lieutenant Huchard qui assure la liaison avec l'infanterie passe en coup de vent au P.C. du groupe et nous apprend que les fantassins ne se sont pas arrêtés sur le canal de Charleroi et qu'ils poursuivent leur marche vers le Sud, tandis que les cavaliers (motorisés) du Groupe de reconnaissance divisionnaire et les artilleurs des 1^{er} et 20^{ème} régiments couvrent leur retraite. Et il s'agit vraiment de marche, à pied ! Car dans notre division, dite motorisée, l'infanterie ne dispose pas de véhicules pour le transport du personnel qui est censé être assuré par le Train. Celui-ci a bien amené les fantassins en autobus jusqu'à Gembloux, mais, maintenant

les autobus ont disparu. Au cours de la nuit nous effectuons quelques tirs sur la rive Nord du canal et à l'aube nous recevons l'ordre de nous replier sur Valenciennes.

Nous y arrivons le soir et nous passons la nuit sous les arbres du parc municipal sans mettre les canons en batterie. Le colonel commandant l'artillerie divisionnaire adresse à ses unités un ordre du jour déclarant que « nous sommes rentrés dans l'économie de la ligne Maginot » et que l'ennemi ne passera pas.

Mais quelques heures plus tard il nous fait parvenir ses ordres de déplacement. À notre grande surprise nous nous mettons en batterie sur la rive Nord de l'Escaut pour tirer vers le Sud. Nous comprenons alors que nous sommes tournés et que la situation est grave. Quant au brave colonel, il doit amèrement regretter d'avoir rédigé son ordre du jour avec trop de précipitation.

J'installe mon observatoire à proximité de la fosse Dutemple où j'ai effectué un stage en 1932 et un remplacement en 1937. Je vais y faire un tour. Il n'y a personne et tout est ouvert. L'eau coule encore tiède dans les salles de bains des ingénieurs. Je prends un bain et j'envoie les cinq membres de mon équipe faire de même à tour de rôle. Il me faudra attendre cinq ans pour m'asseoir de nouveau dans une baignoire. Les Allemands ne nous attaquent pas. Ils veulent progresser vers l'Ouest plutôt que vers le Nord. Nous tirons parcimonieusement

(2)
sur des convois de chars, car nous ne pouvons plus nous ravitailler en munitions. Un de ces tirs est dirigé sur le centre de Valenciennes et ce sont probablement nos obus qui ont incendié l'hôtel de ville dont seule la façade a résisté au feu. Nous sommes restés une semaine sur cette position puis nous avons fait mouvement vers Lille où nous nous sommes installés dans une usine du faubourg des postes. Le 28 mai les munitions étant épuisées, les canons ont été rendus inutilisables. Le 29 vers midi nous avons appris que la place de Lille capitulait. Nous avons alors brisé les armes portatives. Quelques heures plus tard un détachement allemand est arrivé. Il nous a fait mettre en rangs et nous a emmenés à pied en direction de Seclin. La nuit tombée nous nous arrêtons dans un village où nos gardiens nous enferment dans l'église. C'est le début de la captivité.

Le lendemain nous recevons un casse croute composé d'une bête de singe et de biscuits de guerre prélevés dans les réserves de l'intendance française. Puis nous reprenons notre marche et nous passons en Belgique. En fin de journée nous sommes parqués dans un grand pré entouré de barbelés où nous rejoignons une foule de prisonniers d'autres unités. Nous y couchons à la belle étoile. Au matin un feldwebel cherche à rassembler une douzaine d'Anglais, perdus dans une multitude de Français

(10)

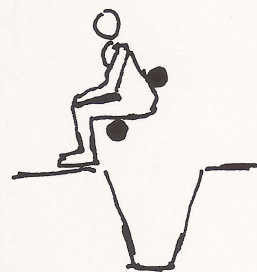
et de Belges, pour leur confier la corvée de chiottes. Dans la journée les Allemands séparent les officiers des sous-officiers et hommes de troupe et les transfèrent dans un couvent de Clarisse abandonné par les religieuses. Nous y mangeons une bonne soupe confectionnée par des Belges. Car les Allemands ont trouvé une solution élégante pour le ravitaillement des prisonniers. Ils en ont imposé la charge aux municipalités des communes où stationnent les captifs.

Les jours suivants nous poursuivons notre marche vers l'Est, heureusement par un temps splendide. Nous cantonnons dans des écoles, des collèges, un haras, à Ath, Wavre, Hasselt et dans d'autres localités dont le nom m'échappe.

Finalement, vers le 10 juin, nous arrivons à Beverloo, équivalent belge du camp de Mailly en France. C'est là que le 22 ¹⁹⁴⁰ juin le commandant allemand nous annonce la signature de l'armistice, ajoutant que désormais l'Allemagne va engager toutes ses forces contre l'Angleterre qui, en trois semaines, sera contrainte de capituler. Deux ou trois jours plus tard ce commandant nous annonce que nous allons être transférés en Allemagne par chemin de fer. Il nous prévient que, pendant le trajet jusqu'à la gare, les sentinelles tireront sur tout prisonnier qui s'écartera de la colonne et, faisant de nouveau preuve de dons prophétiques peu communs, il ajoute : « ce serait dommage

que certains d'entre vous se fassent tuer si peu de temps avant votre libération ».

Nous embarquons dans des wagons à bestiaux où nous parvenons à nous allonger tous pour la nuit. Le jour venu les sentinelles ouvrent les portes et nous pouvons contempler le paysage hollandais. Nous traversons la Meuse à Venlo où le pont routier a été détruit, mais le pont du chemin de fer est intact. Quelques kilomètres plus loin nous franchissons la frontière allemande. Le train roule lentement et fait des arrêts fréquents et prolongés, de sorte que nous y passons une nouvelle nuit avant d'arriver le matin à Dortmund où nous débarquons. Les prisonniers y sont logés dans un vélodrome, les soldats sur les gradins, les officiers dans des baraques qui devaient servir de quartier des coureurs. C'est là que nous faisons connaissance avec les filles allemandes, particulièrement confortables, car elles sont équipées de deux mâts horizontaux dont l'un sert de siège et l'autre de dossier. Cependant un colonel breveté n'a pas compris ce système et s'est assis en équilibre sur le mât supérieur, ses pieds posés sur le mât inférieur. Et un brave capitaine de tirailleurs de s'étonner : « Qui a-t-il donc appris à l'Ecole de Guerre ? On y enseigne pourtant les méthodes des armées étrangères ! » Après trois ou quatre jours un groupe dont je fais partie est reconduit à la gare et embarqué dans un wagon de voyageurs qui est accroché à un train de marchandises. Un des compar



(12)
timents extrêmes est occupé par le poste de garde, l'autre par une demi-douzaine de tirailleurs sénégalais, entre les deux des officiers prisonniers à raison de huit par compartiment. Nous ne comprenions pas la présence avec nous de ces simples soldats noirs. Nous devions apprendre par la suite que les Allemands pour punir les Français d'avoir engagé des nègres dans le combat contre les aryens blonds, avaient décidé de donner ces nègres comme ordonnances aux officiers français prisonniers. Mais comme ceux-ci accueillirent cette sanction avec le plus grand flegme, elle prit fin rapidement et, à l'approche de l'hiver, tous les Africains furent transférés sous des climats plus doux et remplacés par des Français. Pendant le voyage un de nos tirailleurs provoqua un horrible scandale : n'osant pas traverser les compartiments des officiers pour aller aux toilettes, il urina par la portière; à ce moment le train traversa un passage à niveau derrière la barrière duquel attendait un groupe de gretchen qui se mirent à pousser des hurlements affreux alertant le poste de garde qui prit les armes ! Mais tout retourna vite dans l'ordre et le voyage se poursuivit sans incident, mais non sans arrêts fréquents et prolongés, par Magdebourg, Berlin, Küstrin, pour s'achever en pleine campagne, presque en plein désert, à quelques kilomètres au Nord de Schneidemühl, tout près de l'ancienne frontière polonaise. Nous apprendrons par la suite que cet endroit s'appelle Grossbarn.

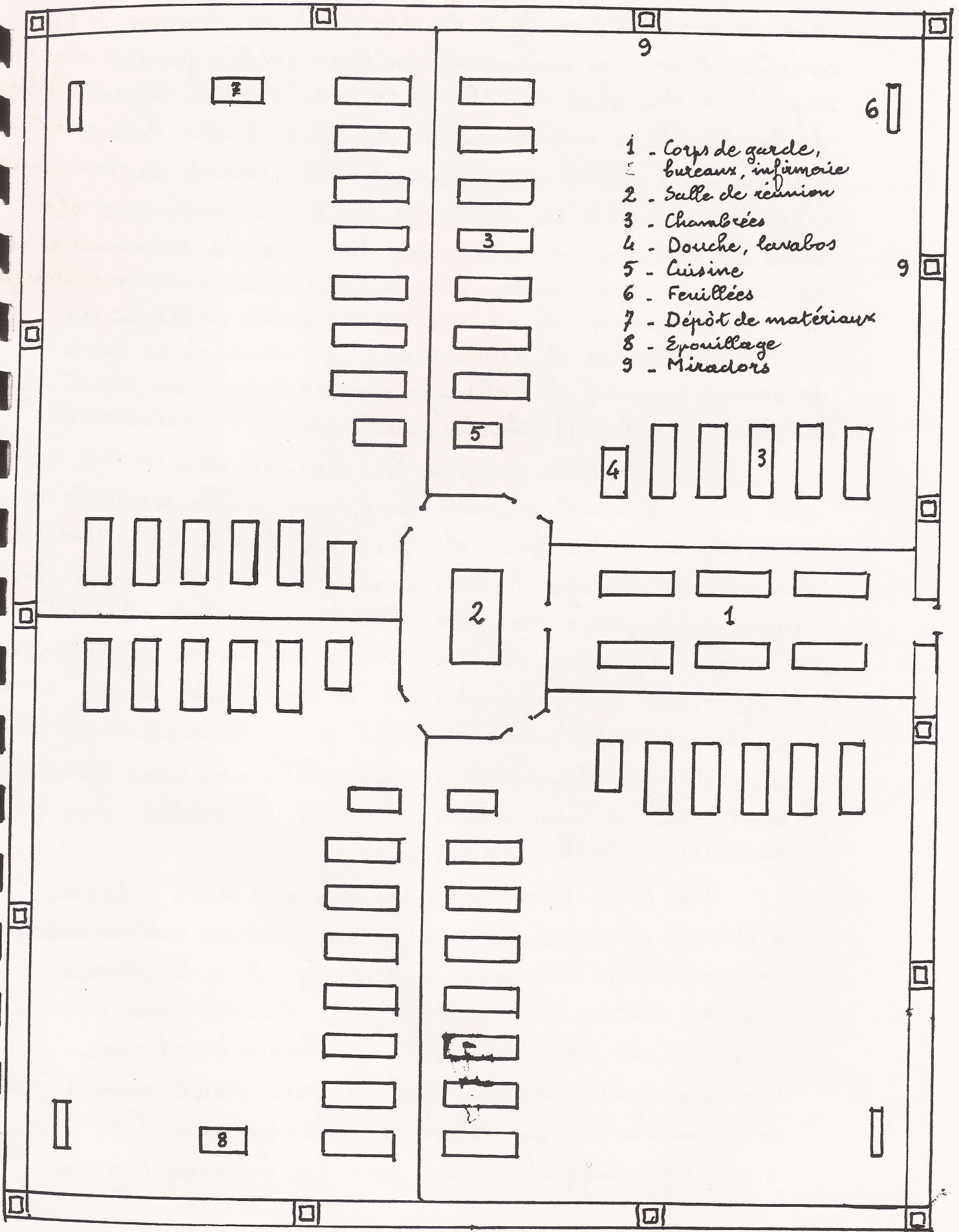
La « gare » se réduit à un quai, sans aucun bâtiment. Au bout de ce quai la voie ferrée est traversée par un chemin de terre qui, d'un côté, descend en pente douce vers une route étroite bordée d'arbres rabougris et, de l'autre côté, monte en pente douce vers une enceinte rectangulaire de cinq cents mètres de côté entourée d'une double clôture de barbelés surmontée de miradors. Nous y pénétrons par un premier portail surveillé par deux sentinelles. Aussitôt après ce portail on nous fait entrer dans une baraque où des secrétaires inscrivent sur des fiches nos noms, âges, grades, religions et professions civiles. Puis nous passons dans une autre pièce où nos bagages sont soigneusement fouillés. Nous sortons de la baraque et nous franchissons un second portail formant sas avec le premier et gardé lui aussi par deux sentinelles, et on nous conduit à notre logement.

C'est une baraque en bois divisée en quatre chambrées d'environ 7m x 7m. Chaque chambrée communique avec l'extérieur par l'intermédiaire d'un petit vestibule. Le plancher se trouve à environ 60cm au dessus du sol naturel. Le vide sanitaire ainsi formé est fermé par des planches que les Allemands enlèveront après une évacuation collective par un tunnel creusé sous une baraque. Cela fera encore baisser la température dans les chambres en hiver. Les murs sont à double paroi et il y a de doubles fenêtres, louable souci d'isolation thermique. Mais il n'y a pas de plafond et le toit est constitué d'une seule

épaisseur de planches sur lesquelles est cloué du papier goudronné. Sans doute a-t-on compté sur la neige pour assurer l'isolation en hiver. Les pointes des clous qui fixent le papier goudronné dépassent à l'intérieur. En hiver, pendant la nuit, la vapeur d'eau des respirations viendra se condenser et former un petit stalactite au bout de chaque pointe. Dans la journée, quand on allumera le feu, les stalactites fondront et goutteront sur les lits et sur les prisonniers.

Le mobilier d'une chambre comporte deux tables et une vingtaine de tabourets, un poêle en fonte et seize châlits à trois étages placés à touche-touche perpendiculairement aux murs, de sorte qu'il faut s'y introduire par l'extrémité. A chaque étage une paille et un peloton garnis d'un peu de paille réduite en poussière qui ne sera jamais renouvelée. Enfin, dans le vestibule, une tirette que personne n'utilise. Le soir deux lampes électriques diffusent un éclairage parcimonieux.

Les baraques sont réparties en quatre blocs. Chaque bloc dispose d'une cuisine et d'une salle d'eau. La cuisine est équipée d'un grand cuiseur de deux ou trois cents litres où on prépare aussi bien le « café » (sic) du matin que la soupe de midi. La salle d'eau comporte une vingtaine de robinets se déversant dans des arges en zinc et servant aussi bien pour la toilette que pour la lessive, et une seule douche. Il arrive, par moments, que quatre des robinets et la douche soient alimentés en eau chaude. Les installations sanitaires sont complétées par



(11)
des feuillées du modèle déjà décrit placées comme il se doit le plus loin possible des baraques. Il est donc peu recommandé de souffrir de diarrhée en hiver ! Ces constructions n'occupent qu'une faible partie de la superficie du bloc et il reste un grand espace libre de la taille d'un terrain de foot-ball. Au centre du camp s'élève un grand bâtiment en bois assez élégant meublé de tables et de bancs qui sert de salle de lecture, de cantine, de salle de réunion et de salle de spectacle : il y a une scène avec une rampe et un rideau. L'existence de cette salle et de vastes terrains d'évolutions est due à ce que le camp, avant d'héberger des prisonniers, était utilisé par la Hitlerjugend pour l'Arbeitsdienst.*

Depuis cette époque la clôture du camp a été considérablement renforcée. Elle consiste en un réseau de fils de fer barbelés très dense, haut et large d'environ 2 m. 50, éclairé la nuit. De place en place un mirador haut d'une dizaine de mètres abrite un guetteur disposant de projecteurs, d'un fusil et d'un fusil-mitrailleur et relié par téléphone au corps de garde. Des sentinelles armées font le cent pas d'un mirador à l'autre du côté extérieur de la clôture.

Au delà des barbelés, du côté de l'entrée, s'étend à perte de vue une plaine sablonneuse couverte de maigres cultures. Sur les trois autres côtés on voit à une trentaine de mètres de la clôture la lisière d'un bois de pins assez rabougris dont nous ne connaissons jamais l'étendue. Ce paysage rappelle un peu la Champagne

(17)

poilleuse, bien que le sol soit de sable et non de crible. D'ailleurs nous devions par la suite découvrir l'existence à proximité d'un camp militaire analogue au camp de Mailly.

Pendant les premières semaines l'emploi du temps est très simple. Vers 8 heures le soldat affecté comme ordonnance à la baraque apporte des brocs d'une décoction de glands torréfiés officiellement dénommée « ersatz Kaffee ». Ensuite on essaye de trouver un robinet libre pour se laver. Vers 10 heures l'appel occupe une bonne demi-heure (1). A midi on se rend baraque par baraque à la cuisine où le cuistot verse dans chaque gamelle une louche de soupe ou de rata (2). Au cours de l'après-midi second appel. Puis distribution du casse-croûte du soir (3). A 21 heures extinction des feux. Appel, soupe et extinction des feux sont annoncées par les sonneries françaises exécutées en fantaisie par un clairon lillois.

(1) Pour l'appel on se groupe par baraque et chaque groupe se range en colonne par cinq. Le chef de bloc allemand (capitaine) accompagné du doyen français du bloc (officier le plus ancien dans le grade le plus élevé) s'arrête devant chaque groupe. Le doyen de la baraque commande « Garde à vous ». Un sous-officier et un soldat allemands comptent les prisonniers et vont rendre compte au chef de bloc. S'ils n'ont pas trouvé le même nombre ils recomptent. Quand ils sont d'accord le chef de bloc compare le résultat du comptage à l'effectif inscrit sur l'état numérique officiel. S'il y a concordance on passe au groupe suivant. S'il n'y a pas concordance, parce qu'un dormeur ne s'est pas réveillé, ou parce que l'infirmerie a oublié de signaler un malade, ou parce qu'il y a eu une évasion, l'appel peut durer très longtemps, surtout dans le dernier cas.

(2) Par exemple : bouillie d'orge, soupe de pommes de terre et de rutabagas avec traces de viande salée tout en peau et en arêtes, soupe de tégons de choux et de carottes avec traces de viande cartilagineuse, rarement porridge à l'eau.

(3) 200 g. de pain gris foncé et compact plus un petit peu de boudin riche en féculé, ou de margarine, ou de confiture à la gélatine, ou de miel
ou de fromage blanc à 0% de matière grasse

Le reste du temps on dort ou on rêve allongé sur le sable, car il fait un temps magnifique, on joue aux cartes ou on se promène en examinant les autres promeneurs pour voir si on ne trouvera pas parmi eux un visage connu. C'est ainsi que j'ai rencontré mon ami Méline et plusieurs camarades de régiment dont j'avais été séparé au cours de nos pérégrinations à travers la Belgique et l'Allemagne. En fait, en arrivant à Grossbarn, il n'y avait plus avec moi que trois officiers du 20^{ème} d'artillerie. Mais nous avions réussi à être logés tous les quatre dans la même chambre.

Les Allemands payent bientôt aux officiers prisonniers leur premier mois de « solde de captivité » somme versée par la « puissance détentrice » aux prisonniers de guerre en vertu de la convention de Genève et déduite naturellement de la « solde d'absence » versée en France aux délégataires de ces prisonniers. Cette solde de captivité nous est payée en « Kriegsgefangenenlagerydd monnaie spéciale que nous appelons « marks de camp ».

(1) Il s'agissait de billets n'ayant cours que dans les camps de prisonniers. Tant qu'il a été possible d'acheter certains articles à la cantine il a existé un marché noir où on trouvait à échanger des marks de camp contre des Reichsmarks au cours de 2 pour 1. Cela intéressait les candidats à l'évasion. A la fin de 1941 la cantine fut fermée et ce marché noir disparut. Mais, après la défaite de Stalingrad, certains Allemands, perdant confiance dans leur monnaie échangèrent de nouveau des Reichsmarks contre des marks de camp dans le naïf espoir que les Alliés échangeaient ceux-ci contre des monnaies fortes après leur victoire ! Les revers allemands provoquèrent une hausse du cours du mark de camp qui finit par faire prime sur le Reichsmark. Les autorités humiliées décidèrent alors de retirer de la circulation les marks de camp. Les soldes de captivité furent versés à des comptes-courants et tous les règlements se firent désormais par virements. Après leur libération les anciens prisonniers français ne récupérèrent jamais le solde créditeur de leur compte qui était assez important, car, faute de produits à acheter, on ne dépensait sur place qu'une faible partie de la solde de captivité, et, à partir de juillet 1944, il ne fut plus possible d'envoyer des mandats en France.

Cela nous permet d'effectuer des achats à la cantine tenue par Herr Schmidt, un gros homme d'une cinquantaine d'années qui arbore à sa boutonnière un insigne du parti gros comme une pièce d'un franc. Au début on n'y trouve guère que des lames de rasoir, du dentifrice et de la « Karamelbeer », un ersatz de bière sans orge et sans houblon plus agréable à boire que l'eau du robinet. Schmidt nous propose aussi, sans grand succès, de la « Fertigounaise », une poudre qui tire son nom de la dernière phrase de son mode d'emploi : « die Mayonnaise, ohne Oel und ohne Eier, ist fertig » (la mayonnaise, sans huile et sans œuf, est prête). Mais bientôt il vend, (à prix fort, mais nous ne cherchons pas à faire des économies) des articles beaucoup plus intéressants : des rollmops, du poisson fumé, des concombres confits dans du vinaigre, des pipes et du tabac. Des vases de nuit en verre trouvant difficilement preneurs il constitue des lots indivisibles : un paquet de tabac dans un vase ! Ces produits (à part les vases) provenant certainement du marché noir, nous ont été d'un grand secours (1).

Autres événements encore plus appréciés que le paiement de la première solde, la distribution des premières cartes-lettres, qui nous permettent de donner de nos nouvelles à nos familles et de leur indiquer notre adresse, puis l'arrivée des premières réponses rétablissant des liens rompus depuis plus de trois mois.

(1) Schmidt continuera ce fructueux négoce jusqu'à l'automne 1941. A Noël 1940 il vendra des centaines de bouteilles de vin du Rhin et de Moselle. Son dernier grand coup a été l'écoulement en quelques heures d'un lot considérable de boîtes de pâté : il y en a eu pour tout le monde ! D'après leur aspect et les inscriptions qu'elles portaient elles avaient sûrement été détournées dans une réserve de l'armée. Il était allé trop loin. Quelques jours après il était arrêté. La Pommersche Zeitung a rendu compte en détail de son procès, relatant en particulier l'épisode des « vases garnis » (en français dans le texte). Finalement il a été condamné à mort et exécuté. Son employée a écopé de sept ans de réclusion pour complicité. Plusieurs officiers allemands de l'état-major du camp ont été envoyés sur le front de l'Est pour manque de vigilance Et la cantine a été fermée.

Les premiers colis suivent. Le repas du soir est désormais digne de ce nom. Les colis sont feuillés à leur arrivée afin d'éviter toute correspondance clandestine. Les boîtes de conserves sont ouvertes pour qu'elles ne puissent être mises en réserve en vue d'une évasion. Mais certains feuillets se laissent corrompre pour quelques cigarettes. Par la suite les soldats français employés au service de la poste savent faire parvenir à leurs destinataires sans qu'ils passent par la feuille les colis qui leur seront signalés comme contenant des articles interdits.

Mieux nourris nous nous préoccuons d'organiser des activités intellectuelles, artistiques et sportives. Un lot de livres français est commandé à un libraire de Vienne qui nous expédie tous ses fonds de tiroirs. Vu leur origine les censeurs apposent leur cachet « Geprüft » sur ces ouvrages sous les feuillets. Parmi eux nous trouvons sous le titre « le Purgatoire » les souvenirs d'un officier français, prisonnier de la guerre 14-18. Constatant que l'existence des prisonniers de 40 est identique à celle de leurs anciens un grand nombre d'entre nous recommandent la lecture de ce livre dans les lettres qu'ils adressent à leur famille. Surpris par le succès de cette œuvre inconnue, le chef de la censure demande que ce livre lui soit remis. Il ne l'a jamais rendu !

Des instruments de musique sont achetés et des pianos sont loués. Les mélomanes jouent individuellement ou en groupe. Bientôt ils donnent des concerts dans la salle des fêtes qui, par la suite, sera le siège d'une intense activité théâtrale. Des films y seront également projetés par les Allemands. Parmi eux les Dieux du Stade tournés lors des jeux olympiques de Berlin, ce qui nous permet d'entendre la Marseillaise et God save the King quand un athlète français ou anglais monte sur le podium !

A l'automne les Allemands décident de libérer les anciens combattants de 14-18, les pères de quatre enfants, les Alsaciens-Lorrains, les techniciens de certaines industries essentielles (mines de charbon, chemins de fer, etc.) et quelques individus ayant d'utiles relations (comme Armand Lanoux qui, maintenant, siège à l'Académie Goncourt) (1). Le camp est agrandi par la construction d'un cinquième bloc. Cela permet de réduire de moitié l'effectif de chaque chambrée. On peut disposer les châlits le long des cloisons et non plus perpendiculairement à celles-ci. Cela facilite l'accès aux couchettes et double l'espace libre au milieu de la pièce. Nous passerons l'hiver dans des conditions moins inconfortables que nous ne le craignons.

Quelques salles ont même été complètement libérées de leurs occupants et sont consacrées à des activités culturelles. De nombreux cours sont organisés. Certains jeunes reprennent leurs études interrompues par la guerre et préparent des licences sous la direction d'agréés. Personnellement j'ai peu de chance dans mes activités studieuses. J'étudie l'italien enseigné par le lieutenant Garagnani, imprimeur à Paris, qui s'est engagé dans la légion étrangère à la déclaration de guerre. Mais après quelques semaines de cours les Allemands l'emmènent pour une destination inconnue (2). Je suis un cours de mathématique professé par le lieutenant Kuntzmann (3). Mais ce cours est bientôt interrompu par le transfert de

(1) Plus tard le Comité des Forges tentera de récupérer les ingénieurs de la sidérurgie et des mines de fer. Mais sa liste comportera tant d'« assimilés » que les Allemands la rejetteront en bloc. Une nouvelle tentative plus raisonnable sera sur le point d'aboutir quand les rapatriements seront définitivement suspendus en représaille de l'évasion du général Giraud.

(2) Je ne sais pas quel a été son sort jusqu'à la fin de la guerre. Mais en 1945 il a repris l'exploitation de son imprimerie parisienne.

(3) Monique a eu sa sœur comme professeur en Math. Élém. à Nancy.

Kuntzmann à Lübeck avec quelques autres Juifs. Je me rebats sur la résistance des matricules. Mais le cours est à peine commencé que le professeur ingénieur des Ponts et Chaussées, est renvoyé en France à titre professionnel. Plus tard j'parviendrai à suivre de bout en bout un cours de comptabilité et d'économie industrielles qui me sera très utile la paix revenue.

Les Allemands organisent des promenades dans la campagne environnante. Comme la surveillance des sentinelles n'est pas très rigoureuse le capitaine Billotte et trois ou quatre de ses amis en profitent pour s'évader. Comme les filières d'évasion par Stettin et les cargos suédois ne sont pas encore organisées, les fugitifs gagnent la frontière la plus proche. Ils parviennent à la franchir et sont emprisonnés par les Russes qui ne les feront passer en Angleterre qu'après avoir été eux-mêmes attaqués par les Allemands. Billotte fera une belle carrière dans les F.F.L. et terminera la guerre avec les étoiles de général.

Naturellement les promenades sont supprimées. Elles reprendront un peu plus tard, mais les promeneurs devront signer un engagement sur l'honneur de ne pas en profiter pour s'évader. Souvent elles prennent la forme de corvées de bois: dans la forêt voisine nous pouvons ramasser du bois mort et arracher des sauches. Cela améliorera un peu notre maigre ration de combustible pendant l'hiver. A vrai dire le débitage des sauches, rendu pénible par de nombreux nœuds, nous réchauffera davantage que leur combustion !

Car l'hiver est arrivé, particulièrement rigoureux en Poméranie. Nous allons passer trois mois sous la neige. Chaque chambrée touche un petit seau de charbon quotidien

qui n'assure que quelques heures d'un feu chétif. Heureusement j'ai reçu dans un colis un sac de couchage en duvet pour la nuit et, pour le jour, un gilet taillé dans une vieille vareuse, que je peux porter sous ma vareuse sans être engoncé car mon embonpoint a considérablement diminué. J'ai reçu aussi des sabots et des moufles en peau de lapin. Dans les uns je glisse des pantoufles en drap kaki et j'utilise les autres pour fourrer des moufles faits du même drap. Pantoufles et moufles ont été confectionnés à l'atelier de couture du camp où des soldats prisonniers réparent gratuitement les uniformes en mauvais état et détournent une bonne partie des fournitures qu'ils reçoivent pour faire des articles neufs qu'ils vendent « au noir ». Aux officiers, dont les vêtements sont irréparables, les Allemands distribuent des uniformes de l'armée norvégienne de couleur vert foncé qui donnent aux bénéficiaires une allure de gardes forestiers. Puis, les réserves norvégiennes étant sans doute épuisées, on voit apparaître des tenues de la garde royale néerlandaise dont les titulaires tiendront, l'été suivant, l'emploi de garçons de piste dans un grand spectacle de cirque.

A Noël, nous réveillonnons grâce à quelques denrées de chair mises de côté à la réception des colis et au vin vendu par Schmidt. Bien que ce repas soit bien léger, comparé aux réveillons du temps de paix, notre estomac s'est si bien adapté à la disette que nous avons l'impression d'avoir trop mangé ! Cependant la situation alimentaire s'améliore peu à peu. Chacun reçoit de sa famille un colis mensuel, auquel s'ajoute parfois un colis supplémentaire.

(1) A la fin de 1941 les uniformes norvégiens et hollandais seront remplacés par des uniformes kaki.

expédié grâce à une fausse étiquette⁽¹⁾ Nous recevons de temps en temps des « colis Pétain » envoyés par la Croix-Rouge française. Les « colis américains » distribués par la Croix-Rouge internationale contiennent des denrées très appréciées : sucre, Nescafé, pâté pur porc, chocolat et cigarettes américaines. Certains prisonniers ayant des relations en Turquie reçoivent des colis du Croissant Rouge garnis principalement de figues sèches et de raisins de Smyrne avec lesquels ils font du vin. La cousine Marie-Thérèse m'envoie des colis de Rio de Janeiro dont une partie arrive à destination⁽²⁾. Chacun contient, outre les denrées et les cigarettes habituelles, un gros savon, une chemise et un caleçon. Ces derniers articles, une fois mes besoins personnels satisfaits, constituent une précieuse monnaie d'échange.

Les échanges ne se font plus par le procédé primitif du troc d'individu à individu. Une banque a été créée qui sert d'intermédiaire entre vendeurs et acheteurs et qui publie chaque jour les cours des différents produits en fonction de l'offre et de la demande.

En marge de ce marché officiel des Français et des Allemands de tous grades participent à

(1) Pour que les chemins de fer ne soient pas surchargés par l'afflux des colis, chaque prisonnier ne peut en recevoir qu'un par mois. Pour assurer ce contingentement on lui remet chaque mois une étiquette qu'il envoie à sa famille et qui doit être collée sur le colis mensuel. Mais de fausses étiquettes sont imprimées clandestinement en France.

(2) En ouvrant le premier de ces colis le contrôleur allemand s'est écrié : « Vom Brasilien ! direkt aus der Urwald ! » (du Brésil ! directement de la forêt vierge !)

ant. J'ai déjà cité unidit, qui devaient petit commerce des e un Pomérarien ; l'intermédiaire des is qu'il allait ramasser les soldats français extérieur du camp quelques cigarettes, que, leur gardien aille aux officiers en rentrant

au camp. A la même époque le brave Hauptmann Lobeck distribuera graines, plants et engrais aux prisonniers du block III pour qu'ils fleurissent les abords de leurs baraques. Ils eurent la surprise de se voir retenir sur leur solde le prix de ces fournitures sans doute majoré de la commission de Lobeck. L'Ober-leutnant chargé du service postal échange clandestinement des étiquettes de colis hors contingent contre des boîtes de Nescafé. Plus tard quand nous distillerons la confiture allemande devenue immangeable, le Feldwebel infirmier nous approvisionnera au prix fort en plantes médicinales pour aromatiser notre alcool. Quant aux soldats allemands, dits fouille-m..., qui inspectent les chambrées, ils confisquent les lampes électriques d'une puissance supérieure aux 25 watts réglementaires, les vendent aux ordonnances qui les revendent aux officiers avec bénéfice !

Pendant l'hiver 1940-41 le moral des prisonniers s'est amélioré : le courrier et les colis de leurs familles arrivent régulièrement ; le déroulement des opérations militaires semble moins favorable aux Allemands et à leurs alliés. Nous n'avons pas d'autre source d'informations que la presse allemande qui conserve son ton triomphaliste, mais qui ne peut dissimuler que l'offensive aérienne contre l'Angleterre n'a pas donné les résultats escomptés et que les Italiens subissent de graves revers en Grèce, en Afrique et sur mer. Cependant, à la fin de l'hiver, l'édification à proximité de notre camp d'un autre grand ensemble de baraquements qui demeurent inoccupés nous intrigue. Puis, au printemps, la Yougoslavie et la Grèce sont écrasées ; Rommel

reconduit les Anglais de Cyrénaïque en Egypte et les parachutistes allemands conquièrent la Crète. A la mi-juin notre camp est survolé à basse altitude par plusieurs escadrilles d'avions se dirigeant vers l'Est. Le 21 juin éclate la nouvelle de l'attaque de l'Union soviétique. Dans les semaines suivantes nous voyons les baraquements neufs qui nous avaient intrigués se remplir rapidement de prisonniers russes. Si, à notre égard, la convention de Genève a été à peu près respectée, il n'en a pas été de même pour les Russes dont le gouvernement n'avait pas signé l'adite convention. Pendant tout l'été les prisonniers russes sont restés parqués dans leur camp sans travailler, mais presque sans manger et sans être soignés. La mortalité était considérable parmi eux. Leurs gardiens leur avaient fait creuser une grande fosse entre leur camp et le nôtre et, chaque jour, une ou deux charrettes tirées par des Russes amenaient un chargement de cadavres nus qui étaient jetés sans ménagement dans la fosse. Quand celle-ci fut pleine on la recouvrit de terre et on en creusa une autre à côté. Si l'un de nous disait à un Allemand le dégoût que ce spectacle nous inspirait, on lui répondait que ces «Untermenschen» ne méritaient pas un autre traitement. Un jour d'Octobre toutes les cloches et toutes les sirènes des environs se mirent en branle et la radio annonça que les armées soviétiques étaient anéanties et que les forces allemandes étaient aux portes de Moscou. Cependant elles ne devaient jamais franchir ces portes et les armées anéanties étaient remplacées par des troupes fraîches qui allaient repousser les Allemands de 200 km vers l'Ouest à l'entrée de l'hiver. Les Allemands

comprurent alors que la guerre n'était pas finie et qu'ils auraient besoin de la main d'œuvre des prisonniers russes pour remplacer les travailleurs mobilisés. Ils commencèrent à nourrir les survivants, à requinquer les malades, et le camp voisin se vida progressivement à mesure que ses occupants étaient envoyés dans les fermes et dans les usines.

Les victoires allemandes de l'été 1941 n'entamèrent pas trop notre moral soutenu par un temps magnifique et par l'entrée en fonction d'un nouveau commandant du camp. A un Oberst⁽¹⁾ rébarbatif succédait un Kapitän zur - See⁽²⁾ jovial qui fut aussitôt surnommé 'l'Amiral'. Outre les promenades, il autorisa les baignades dans un étang voisin et nous le vîmes apparaître en slip, plonger et nager avec nous. Avec son accord nous organisâmes une grande fête au village, avec défilé de la fanfare et des sportifs, inauguration du buste du grand homme local par M. le Maire, acrobates, lutteurs, théâtre en plein air, cirque, corridos, etc. L'Amiral arriva pendant le défilé, emboîta le pas aux sportifs en invitant son état-major à le suivre, tandis que la fanfare attaquait « les Gars de la Marine ». Il s'amusait comme un fou mais ses acolytes ne semblaient pas partager son enthousiasme. L'un d'eux fit sans doute un rapport à qui de droit sans passer par la voie hiérarchique, car quelques semaines plus tard le joyeux Amiral était remplacé par un nouveau colonel rébarbatif.

L'hiver revient. Le 7 décembre le Japon et les Etats-Unis entrent dans la guerre. Tandis

(1) Colonel

(2) Capitaine de vaisseau

que sur le front russe la rigueur du climat interrompt les grandes opérations, dans le Pacifique Américains, Anglais et Hollandais subissent défaite sur défaite. La veille de Noël est d'autant moins gaie que cette année nous n'avons pas le vin de Schmidt pour nous enivrer. Le froid et la neige arrirent. Bientôt le sol est gelé sur plus de 50 centimètres d'épaisseur. Sous ce sol gelé les occupants d'une des baraques les plus proches de la clôture creusent un tunnel. Le sable extrait du tunnel est entassé sous le plancher de la baraque. Les sapeurs ont réussi à se procurer un fil électrique assez long pour éclairer leur chantier. Ils ont construit un ventilateur en bois, mû à bras, qui souffle dans un tuyau d'aération fait de boîtes de conserves vides. Après plusieurs semaines de creusement la galerie débouche dans un bois à une cinquantaine de mètres au delà de la clôture du camp. La nuit suivante une douzaine d'officiers s'échappent du camp et dissimulent la sortie du tunnel avec des broussailles. A l'appel du lendemain l'évasion est découverte. Les Allemands fébriles enquêtent. Les compagnons de chambre des évadés font des réponses fantaisistes à leurs questions. Ils font renifler les couchettes des fugitifs par des chiens qui éternuent car les pailleuses ont été saupoudrées de poivre. La nuit arrive sans que l'entrée du tunnel ait été découverte. Un second groupe décide donc de tenter l'évasion à son tour. Mais le premier sorti du tunnel est abattu d'un coup de fusil et tué sur le coup. Les suivants rebroussent chemin en hâte. Les traces laissées sur la neige par les évadés de la nuit précédente avaient permis aux Allemands de découvrir la sortie du tunnel. Mais ils ont

tenir cette découverte secrète et organisé le guet-apens où (29)
le lieutenant Rabin devait perdre la vie. Trois ou quatre
des évadés réussirent à sortir d'Allemagne. Les autres furent
repris, ramenés au camp où ils écoperent de quinze jours
de cellule.

Dans les semaines suivantes il fallut attendre son
tour pour aller en prison. Tous les prisonniers qui firent
allusion dans leurs lettres à la mort de Rabin y furent
envoyés pour huit jours et le nombre des cellules était
limité. Conformément au règlement les « coupables »
furent entendus par le commandant du camp avant la
prononciation de la sentence. Ils ne manquèrent pas de déclarer
que la sentinelle n'aurait pas dû tirer sans sommation.
Le commandant répondit qu'elle craignait que Rabin fût
armé et qu'elle était donc en état de légitime défense !
Et il eut de colère quand on lui rétorqua que ce n'était
pas une raison pour le « tirer comme un lapin ».

Car cet excellent homme était un ami des bêtes qui ne
supportait pas qu'on le crût capable de tirer sur un lapin.
Il devait le prouver quelques semaines plus tard.

Comparaisait devant lui un prisonnier qu'une sentinelle
avait surpris en train de tendre des pièges de sa fabrication
pour attraper des oiseaux. Après avoir déclaré que c'était
là une grave infraction à la Vogelschutzgesetz (1) il
demanda au braconnier pourquoi il piégeait les oiseaux.
Celui-ci répondit : « pour les manger ! ». « Kein Gefühl ! » (2),
s'écria alors l'Allemand indigné.

Au printemps de 1942 tout le camp jette bagage.
Plusieurs trains nous transportent à Arnswalde, une
petite ville à une centaine de kilomètres à l'Ouest de
Grossborn. Nous contourner la ville à pied et nous
arrivons dans une caserne comprenant quatre bâtiments
modernes à trois étages, un gymnase et des garages
autour d'une grande cour. Le tout est enclos dans une
enceinte de barbelés et de miradors. Dès notre arrivée on
nous enferme dans les bâtiments. Dans la cour sont
rassemblés des officiers polonais avec leurs bagages. Ils
vont prendre notre place à Grossborn. Après leur départ
nous sommes autorisés à sortir dans la cour et nous
explorons notre nouveau domaine.

(1) loi pour la protection des oiseaux

(2) aucune sensibilité !

Il présente de nombreux avantages : construction en maçonnerie, chauffage central, lavabos et W.C. avec chasses d'eau et l'étage, nombreux combles et sous-sols utilisables comme salles de réunion et de travail, garage aménagé en salle de spectacle, gymnase permettant la pratique des sports en salle par mauvais temps, chambres meublées de lits à deux étages seulement et d'armoires, couchettes garnies d'une couverture et d'une housse de couette (1). Cette housse et une serviette de toilette fournie par l'administration (2) seront échangées chaque mois contre une housse et une serviette propres et envoyées à la blanchisserie qui assure en outre, à titre onéreux, la lessive de notre linge de corps. Mais il y a aussi des inconvénients : notre espace vital est considérablement rétréci ; au lieu d'une vue étendue sur des bois et des champs, notre horizon se limite à une autre caserne identique à la nôtre (moins les barbelés) qui retentit des coups de queue gutturaux des feldwebels et des hymnes guerriers bégayés par les jeunes recrues ; dès la tombée de la nuit nous sommes bouclés dans les bâtiments et les fenêtres doivent être occultées. Enfin à Grossborn nous avons repoussé facilement les attaques de quelques commandos de poux ; à Arnswalde, malgré des conditions d'hygiène apparemment meilleures, une armée de punaises embusquées dans toute la literie résistera victorieusement à la guerre chimique qui lui sera livrée (3).

Nos gardiens ne nous ont pas informés du motif de notre déménagement. Ont-ils voulu améliorer le confort des Français aux dépens des Polonais ? C

-
- (1) Comme il n'y avait pas de couettes, nous utilisons les housses comme sacs à viande.
- (2) Au bout de quelques mois les serviettes en bon état ont été coupées en deux pour assurer le remplacement des serviettes usagées.
- (3) Personnellement je n'ai jamais eu de poux et le goût de mon sang ne plaît pas aux punaises. Mais il ne déplaît pas aux puces comme je l'ai constaté dans le dernier camp où j'ai séjourné.

out. ils voulu empêcher les Français de creuser un nouveau tunnel en les enfermant la nuit dans des bâtiments dont les sous sols bétonnés n'auraient pas pu être percés sans un bruit facilement repérable par les rondes ? Si leur objectif était de mettre fin aux évasions, il ne l'ont pas complètement atteint. Deux évasions au moins ont réussi, une individuelle et une collective. L'évasion individuelle a bénéficié de la complicité des cuisiniers. Ceux-ci emplissaient de grandes corbeilles avec les épluchures de pommes de terre et les vidaient ensuite dans la charrette d'un éleveur de cochons. Un jour un officier s'est dissimulé au fond d'une corbeille, a été recouvert d'épluchures et déversé avec elles dans la charrette. Arrivé dans la campagne il s'est dégagé des épluchures et a sauté sans bruit sur la route. Il a eu de la chance : le conducteur ne s'est pas retourné et la route était déserte. Et surtout la sentinelle à la sortie du camp n'avait pas donné quelques coups de baïonnette dans les épluchures, comme elle le faisait de temps en temps. Pour l'évasion collective une escouade de faux soldats allemands armés de baïonnettes en fer blanc confectionnées avec des boîtes à conserves, s'est présentée à la sortie du camp entre chien et loup, a négligemment montré de fausses cartes d'identité à la sentinelle et est tranquillement sortie par la porte. Par la suite la sortie fut éclairée par une lampe puissante et la surveillance de l'atelier des costumes de théâtre fut renforcée. Il ne suffisait pas de sortir du camp ; il fallait sortir d'Allemagne. Pour cela l'évadé disposait d'un faux titre de permission de travailleur français en Allemagne, qu'il avait reçu dissimulé dans un colis. Ou bien il se rendait à Stettin, se mêlait aux prisonniers français employés comme dockers sur le port et essayait de se cacher dans un navire suédois.

Un jour de l'été 1942 je suis convoqué par l'officier allemand de la poste qui me remet une lettre de la

Compagnie Française des Mines de Fer de Krivoï - Rog et une carte - lettre pour ma réponse. La compagnie m'annonce qu'elle va reprendre l'exploitation des mines qu'elle possédait dans le Sud de l'Ukraine avant la révolution russe. Elle me propose un poste d'ingénieur avec, dit-elle, l'accord des autorités allemandes. Le front est alors à 600 Km à l'Est de Krivoï. Rog et rien ne semble devoir arrêter la progression allemande vers le Caucase et la Volga. Cependant je n'ai aucune envie d'aller travailler en Ukraine et je réponds que mon employeur ayant engagé des démarches pour obtenir mon rapatriement je dois rester à sa disposition. Quinze mois plus tard les armées russes libérèrent Krivoï-Rog.

Le 8 novembre 1942 nous apprenons la nouvelle du débarquement allié en Afrique du Nord. Au camp, lors des appels quotidiens, la discipline était plutôt relâchée: il y avait de la fantaisie dans les tenues, le « silence dans les rangs » n'était pas observé et les « garde à vous » étaient très mous. Mais pour les fêtes nationales du 14 juillet et du 11 novembre nous transformons l'appel en une véritable « prise d'armes » (sans armes!): chacun se rasait et revêtait son meilleur uniforme, les rangs étaient parfaitement alignés et silencieux, et les talons claquaient tous ensemble au commandement de « garde à vous ». Naturellement le 11 novembre 1942 ces consignes furent observées avec une rigueur particulière.

À la même époque les Américains commencent à repousser les Japonais dans les îles Salomon et les Russes repoussent les Allemands au Nord du Caucase. Le 4 février 1943 le maréchal Paulus capitule à Stalingrad. Les communiqués Allemands cherchent à minimiser la portée de ces événements. Mais nous disposons de deux

ou trois récepteurs de radio clandestins qui échapperont à toutes les fouilles (1). Des équipes se relaient pour écouter la radio anglaise et rédiger des bulletins d'information qui sont diffusés oralement dans toutes les chambres. Nous sommes ainsi tenus au courant de la situation militaire. D'autre part si les sirènes d'alerte ne retentissent que très rarement à Arnswalde qui n'a jamais été bombardée, il est de plus en plus fréquent que pendant la nuit les lampes qui éclairent les barbelés s'éteignent et que les vitres de nos fenêtres soient ébranlées par les explosions des bombes qui tombent sur Stettin ou sur Berlin.

Pendant l'année 1943 et jusqu'au printemps 1944 des événements considérables se déroulent sur le front russe, en Méditerranée et dans l'Océan Pacifique. Mais, au camp, il ne se passe pas grand chose de nouveau. On peut signaler cependant la grande panne de courant d'Arnswalde. Comme les Allemands ne nous fournissaient qu'un repas chaud à midi, les cuisines étaient libres l'après-midi. Nous pouvions alors en disposer pour faire cuire communautairement les légumes secs que nous recevions dans les colis. Pour des préparations culinaires plus délicates nous utilisions de petites cuisines installées à chaque étage des bâtiments et équipées de fourneaux à gaz. Enfin on pouvait faire chauffer de l'eau dans des récipients où nous plongeions deux électrodes branchées sur l'installation électrique. Naturellement cette dernière pratique était interdite. Pour faire respecter cette interdiction un soldat allemand enlevait chaque matin les fusibles principaux dans l'armoire électrique de chaque étage et venait

(1) Un de ces récepteurs avaient été apporté à Arnswalde en pièces détachées dissimulés dans une contrebasse par des officiers venus d'un autre camp.

les remettre en place à la nuit tombante. Mais aussitôt après son passage matinal un français muni d'une fausse clé ouvrait l'armoire et mettait en place des fusibles de fortune qu'il retirait avant le crépuscule. Au début de 1944 le rationnement des combustibles devint plus sévère et le gaz fut coupé pendant une grande partie de la journée. Le premier jour d'application de cette mesure nous mîmes tant de réchauds électriques clandestins en service que les disjoncteurs de la sous-station centrale d'Arnsvalde déclenchèrent et que la ville fut privée de courant pendant plusieurs heures. Les jours suivants nous modérâmes notre consommation d'électricité pour éviter le retour d'un tel incident qui aurait pu provoquer des réactions fâcheuses de nos gardiens. Des braseros furent fabriqués avec des boîtes à conserve où brûlaient du papier, du carton et même du bois fourni par les fonds des armoires et par les éléments de la charpente non indispensables à la tenue des toits suivant les indications données par les architectes prisonniers.

Personnellement je pris en charge à cette époque la bibliothèque de langues étrangères qui disposait d'environ trois cents volumes anglais (de beaucoup les plus nombreux), allemands, italiens, espagnols et même russes (en très petit nombre). Beaucoup de ces livres ne quittaient que rarement les rayons alors que d'autres étaient très demandés. A la fin de 1944 la liste d'attente pour « Gone with the Wind » s'étendait sur deux ans !

Le 6 juin 1944 la nouvelle tant attendue du débarquement en Normandie nous parvint par la presse locale et par le bulletin d'information

clandestin qui devient quotidien. Dans (35)
la nuit du 16 juin nous sommes réveillés par un
grand brouhaha dans la caserne voisine. Les conscrits
ont été tirés de leurs lits et rassemblés dans la cour
pour entendre la lecture d'un communiqué
annonçant le déclenchement des tirs de V1,
la première des armes nouvelles qui vont donner
la victoire à l'Allemagne. On hurle trois fois
« Sieg Heil ! » et on va se recoucher. Le 20 juin
attentat contre Hitler. Nouveau rassemblement
des conscrits pour leur annoncer que le führer
en a réchappé et que le salut militaire tradi-
tionnel est remplacé par le salut nazi.

Dans chaque chambre des cartes ont été
dessinées sur lesquelles nous suivons l'avance
des armées alliées en direction de Paris et
de Varsovie. Le 25 août nous apprenons
la capitulation de l'état-major allemand de
Paris et nous célébrons l'événement par un
appel solennel qui surprend nos gardiens, car
la nouvelle n'a pas encore été diffusée par la
presse et la radio allemandes. A l'Est les
Russes sont sur la Vistule à 400 km
d'Arnswalde.

A partir de Septembre 1944 nous ne
recevons plus de colis et de courrier de France.
Heureusement la Croix Rouge internationale
a constitué près de Lubek un grand dépôt
de colis américains qui complètent le ravi-
taillement allemand qui ne cesse de se dégrader
en qualité et en quantité.

Le 25 novembre nous fêtons la libération
de Strasbourg par un nouvel appel solennel.
Mais en décembre notre enthousiasme est un
peu refroidi par la contre-offensive allemande
dans les Ardennes. Celle-ci est heureusement
enrayée au début de Janvier 1945 et les alliés

progressent de nouveau vers le Rhin tandis (36
qu'à l'Est, où le front s'était stabilisé le long de
la Vistule et de la Narev, les Russes reprennent
leur avance et pénètrent en Prusse orientale.

Nous commençons à nous demander comment
les choses vont se passer si nous sommes encore
à Arnswalde quand ils y parviendront.

Mais le 29 janvier 1945 le commande-
ment allemand du camp nous donne l'ordre
de nous préparer à partir le lendemain matin,
à pied, pour une destination inconnue.

Certains veulent emporter tout ce qu'ils possèdent
et se chargent de bagages hétéroclites. D'autres
construisent en hâte des traîneaux pour
transporter leur matériel. Les sages, dont je
suis n'emportent que le strict minimum :
quelques articles de toilette, un peu de linge
et surtout les vivres que nous avions mis en
réserve en prévision de cet exode. Ceux qui
se sont lourdement chargés se fatigueront in-
utilement pendant les premières étapes, car ils
abandonneront progressivement leurs trésors
au fil des kilomètres. Quant aux traîneaux,
ils seront bientôt immobilisés par un dégel précocé.

Je ne saurais préciser notre itinéraire
car nous empruntons de petites routes sans
signalisation. Partis le 30 janvier vers midi
nous parcourons une vingtaine de kilomètres.

Mon groupe passe la nuit dans un temple villageois
dont les bancs ne sont pas rembourrés. Au matin
la femme du pasteur nous donne du café-ersatz
et nous repartons. Nous traversons la petite ville
de Pyritz où de vieux S. A. distribuent à des
gambris des Panzerfaust (1) alignés sur le
trottoir. Après une nouvelle étape d'une vingtaine

(1) version allemande du bazooka

de kilomètres nous couchons sur la paille dans une vaste grange isolée dans la plaine envicagée. Le 1^{er} février nous couvrons à peu près la même distance et nous nous arrêtons dans un village pour la nuit. Mais, vers trois heures du matin, grand branle-bas. Les sentinelles très énervées nous tirent de notre sommeil, nous rassemblent en hâte et nous font reprendre la route à vive allure. En pleine nuit nous traversons l'Oder sur un pont que les sapeurs allemands feront sans doute sauter peu après notre passage. Le fleuve franchi la marche de la colonne ralentit. Désormais les étapes seront plus courtes. Il nous arrivera même de séjourner deux ou trois jours dans la même ferme. Dans l'une d'elles un des trois camarades avec qui je fais équipe capture une magnifique poule que nous faisons bouillir. Jamais bouillon et volaille ne m'ont paru plus délectables. Dans une autre nous découvrons un sac de blé. La fermière ne prête sans difficulté son moulin à café dont elle n'a plus l'usage depuis des années et nous passons des heures à moudre une farine grossière avec laquelle nous confecturerons des bouillies. Un jour nous voyons arriver un convoi de magnifiques camions immatriculés à Genève et conduits par des prisonniers américains. Ils nous apportent des colis de la Croix rouge qui sont les bienvenus car le ravitaillement allemand est réduit à un petit morceau de pain et quatre ou cinq pommes de terre bouillies froides.

Nous avions laissé à l'infirmerie d'Arnsvalde une vingtaine de malades hors d'état de marcher. Ils passeront plusieurs jours dans les caves, sous un bombardement d'artillerie avant que les Russes ne les délivrent.

Avant la traversée de l'Oder quelques autres prisonniers, dont mes camarades de chambre Marguerite et Peyssard, avaient réussi à quitter la colonne et à se cacher. Ils seront eux aussi recueillis par les Russes et, après un voyage mouvementé, arriveront à Odessa d'où ils seront rapatriés par voie maritime. Ils arriveront en France plusieurs semaines après le gros de la troupe.

Celui-ci, après avoir parcouru plus de 200 kilomètres à pied, arrive à Waren, à 120 kilomètres au Nord de Berlin, vers le 15 février. Là on nous embarque dans un train formé de wagons de voyageurs vétustes dont toutes les vitres, sauf une par compartiment, sont remplacées par des planches. Les deux sentinelles affectées à notre wagon prennent place dans notre compartiment. Nous engageons la conversation avec un des deux soldats qui est borgne: « Où avez-vous perdu votre œil ?

— A Jassy en Roumanie, après avoir battu en retraite depuis Stalingrad — A pied ?

— Oui, à pied — Vous n'apparteniez pas à une division motorisée ? — Non, et c'est une chance, car ceux des divisions motorisées étaient obligés de pousser les camions » Puis nous nous adressons à l'autre soldat qui paraît âgé et a fort mauvaise mine : « Quel âge avez-vous ?

— Cinquante ans — Alors vous avez fait la guerre de 14-18 — Non. J'étais réformé ! »

Nous voyageons toute la nuit à vitesse réduite et avec de fréquents arrêts. Au cours de l'un d'eux nous distinguons des bâtiments industriels très endommagés. C'est la banlieue de Hambourg. Nous débarquons à 60 kilomètres à l'Ouest de cette ville, à Brennwerde.

Une marche de quelques kilomètres nous amène dans un vaste Stalag sinistre où nous ne resterons heureusement que trois jours et où nous subissons la formalité désagréable de l'épouillage. Puis nous reprenons le train pour un nouveau voyage de 150 kilomètres qui dure encore toute une nuit et nous arrivons à Witzendorf à une cinquantaine de kilomètres au Nord de Hanovre. Au cours de notre voyage nous avons été divisés en plusieurs groupes et nous ne sommes guère plus de cinq cents anciens d'Arnsvalde dans ce camp où prendra fin notre captivité.

Sans l'espoir d'une libération prochaine, notre nouvelle résidence serait bien déprimante: de grandes baraques basses comportant chacune une seule pièce au sol de terre battue, éclairée par de rares fenêtres. Les puces pullulent. Pour la toilette et la lessive une cabane où quelques robinets coulent par intermittence, car l'eau manque (1). Les rations alimentaires s'amenuisent sans cesse. Une grave discussion se développe sur ce thème: quelle quantité d'eau faut-il mettre dans la soupe? Quelques prisonniers commencent à enfler sous l'effet de l'œdème de famine. La nourriture devient une obsession et le principal sujet de conversation concerne des recettes de cuisine et des adresses de restaurants.

Nous n'occupons qu'une partie du camp. Dans l'autre partie, plus étendue, sont logés des officiers italiens internés par les Allemands après leur refus de servir dans l'armée que Mussolini a essayé de reconstituer en Italie du

(1) Pour y remédier une équipe est occupée à forer un puits avec des moyens rudimentaires. Il n'est pas nécessaire d'espérer

Nord. Les malheureux ne sont pas brillants : n'étant pas considérés comme prisonniers de guerre par les Allemands et par la Croix-Rouge, ils ont été ~~à~~ moins bien traités que nous et les plumes de coq des Bersaglieri sont bien défraîchies.

En Mars les camions de la Croix-Rouge nous apportent deux fois des colis provenant du dépôt de Lubeck. Mais il n'y a pas de colis pour les Italiens et j'avoue que nous ne sommes pas assez bons chrétiens pour partager avec eux ! Les chauffeurs nous mettent au courant de la progression des Alliés qui ont franchi le Rhin et des Russes qui ont atteint l'Oder. Colis et nouvelles sont bienvenus, car les récepteurs radio ont disparu pendant l'exode et les journaux allemands sont rares et avares de détails sur les opérations militaires. Nos gardiens perdent leur morgue. Ils oublient souvent de procéder à l'appel quotidien, puis ils y renoncent tout à fait.

Cependant le camp est sans cesse survolé par des avions alliés sans qu'on voit apparaître aucun chasseur allemand. La consigne est d'entrer dans les baraques lors des passages d'avions, mais les sentinelles renoncent vite à la faire appliquer. Le 11 avril le commandant allemand du camp convoque le doyen français et lui dit qu'en raison de l'approche des forces ennemies, la garnison allemande va se replier vers l'Est. Toutefois la convention de Genève interdisant à la puissance détentrice de laisser des prisonniers de guerre sans encadrement, un détachement de dix hommes commandés par un feldwebel restera sur place. En outre il remet au doyen des ordres de réquisition signés en blanc pour nous permettre de nous ravitailler en pain à la boulangerie du village voisin.

Naturellement les dix hommes en question ne font pas d'excès de zèle et leur service se réduit à un homme de garde à la porte du camp. Quant à nous nous confectionnons un grand drapeau tricolore avec des couvertures que nous étendons sur le sol au milieu de la cour afin que les aviateurs alliés ne prennent pas notre camp de prisonniers pour un camp militaire allemand.

Le matin du 12 avril une demi-douzaine de sous-lieutenants désignés par le colonel français qui commande maintenant le camp, escortés par un de nos dix gardiens, vont chercher le pain au village voisin. Ils y retournent le matin du 13 avril et constatent qu'il n'y a plus de militaires allemands dans le village. L'après-midi du même jour une jeep britannique ayant à son bord un chauffeur et un capitaine se présente à l'entrée du camp. Le factionnaire allemand lève la barrière sans hésiter. La jeep entre et s'arrête devant le poste de garde dont tous les occupants, feldwebel en tête, sortent les bras en l'air. Le capitaine anglais les aligne le nez au mur et envoie son chauffeur récupérer leurs armes. Puis il va se présenter au colonel français. Il est vivement acclamé par la foule des prisonniers. Il nous donne quelques renseignements sur la situation militaire, nous apprend la mort de Roosevelt. Avant de prendre congé il enferme les soldats allemands dans le poste de garde, remet leurs armes au colonel français qui il charge de les surveiller jusqu'à l'arrivée du gros des troupes britanniques qu'il annonce pour le lendemain. De jeunes officiers d'active se portent immédiatement volontaires pour assurer la garde de

nos onze prisonniers et se poster en sentinelle à l'entrée du camp.

Le lendemain matin 14 avril la corvée de pain retourne au village. Quelques-uns de ses membres portent en bandoulière des fusils pris à nos ex-gardiens. A l'entrée du village ils aperçoivent un soldat allemand. « Tiens ! un isolé », se disent-ils entre eux, nous allons le faire prisonnier ». Ils lui font signe de s'approcher et, à titre de sommation, l'un d'eux tire un coup de feu en l'air. Au bruit de la détonation des soldats allemands en armes sortent de toutes les maisons, entourent les français, les désarment et les conduisent à un officier qui après les avoir copieusement enguirlandés les ramène au camp sous escorte, déclare au colonel français que, si de tels faits se reproduisent, il fera bombarder le camp au mortier. Il récupère les armes de nos ex-gardiens et emmène ceux-ci avec lui. Ils ne semblent pas accueillir cette libération avec joie.

Les 15, 16 et 17 avril nous entendons le bruit de la canonnade qui se rapproche, puis le sifflement des obus qui passent au dessus de nos têtes. Le 18 un officier allemand vient chercher en voiture le colonel français et l'emmène au poste de commandement du général responsable de ce secteur du champ de bataille. Celui-ci déclare que la présence du camp de prisonniers dans sa zone d'opérations le gêne considérablement. En conséquence il va envoyer le colonel français dans une voiture arborant le drapeau blanc devant les lignes anglaises afin qu'il convienne avec le commandement anglais des conditions dans lesquelles les prisonniers français et italiens pourront

franchir les lignes et être recueillis par (43)
l'armée britannique. Le général anglais
accepte une suspension d'armes de quelques
heures le lendemain matin pour procéder
à cette opération.

Le matin du 19 avril (heureux anniversaire!),
nous chargeons sur notre dos nos maigres bagages,
nous nous formons en colonne et, drapeau
blanc en tête, nous parcourons quelques
kilomètres à pied. Nous traversons la ligne
de combat qui se réduit à quelques emplace-
ments de fusils. mitrailleurs dans les fossés de la
route et nous trouvons une colonne de camions
dans lesquels des militaires britanniques nous
invitent courtoisement à embarquer. Des
poteaux indicateurs nous informent que nous
nous dirigeons vers Bergen⁽¹⁾. A l'approche de ce
gros bourg nous croisons des civils allemands
chargés de bagages, poussant des bicyclettes
et des broutettes. Ce sont les habitants de Bergen
à qui les Anglais ont donné l'ordre d'évacuer
immédiatement leurs maisons afin que nous
nous installions à leur place. Mon groupe
est logé dans la maison d'une sage-femme.
Nous y trouvons des lits avec des draps, une
cuisine bien équipée, du vin et des conserves de
fruits dans la cave. L'intendance anglaise
nous distribue du pain blanc, de la margarine,
du sucre, du nescafé. Il y a tout près un
élevage de poules où nous allons prélever
des oeufs et quelques volailles. C'est la fête!
Nous passons trois jours à Bergen, au cours desquels
nous apprenons à nous méfier des prisonniers russes

(1) Cette localité devait connaître par la suite une notoriété
mondiale dont elle se serait bien passée en raison de la
proximité du camp de concentration de Bergen-Belsen
dont nous ignorions alors l'existence

que leurs gardiens allemands ont abandonnés et dont les Anglais se désintéressent. Ils errent dans la région par petits groupes pillant les maisons abandonnées ou habitées par des femmes ou des vieillards sans défense. Dans la nuit suivant notre arrivée toutes les poules survivantes de l'élevage voisin ont disparu à l'exception de leurs têtes qui jonchent le sol. Le lendemain une penchée de voyage que j'ai conservée depuis le début de la guerre et que j'ai eu l'imprudence de poser près d'une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée disparaît soudain.

Le 20 avril il est procédé à un recensement des prisonniers français par maison, puis l'ordre des rapatriements est fixé par tirage au sort. Nous avons la chance que notre maison se trouve au début de la liste. Dès le 22 a lieu un premier départ en camions. Le bruit court que la plus grande partie du voyage se fera en avion. Mon groupe part le 23 dans l'après-midi. Nous débarquons des camions à Celle où nous passons la nuit dans une école. Le lendemain matin nous repartons en camion. Notre chauffeur anglais a dû participer au pillage d'un dépôt de spiritueux car notre véhicule fait des embardées inquiétantes. Il serait vraiment stupide d'être victime d'un accident sur le chemin du retour! Heureusement le trajet n'est pas long et nous arrivons à une base aérienne occupée par les Américains. Deux d'entre eux, de garde à l'entrée, ont amené des fauteuils de l'ancien cercle des officiers allemands et assurent leur faction confortablement assis, le fusil entre les jambes. Quelques gamins du voisinage les regardent avec curiosité, ne comprenant probablement pas que la Wehrmacht soit battue par des militaires ayant aussi peu de tenue!

(45)

Sur le terrain se trouvent plusieurs avions Dakota d'où on décharge des jerricans d'essence. Quand le déchargement d'un avion est terminé, on y embarque une trentaine de français et l'appareil prend l'air aussitôt. C'est bientôt notre tour. Nous sommes assis face à face sur des bancs métalliques et, comme nous ne sommes pas serrés, nous pouvons regarder par les hublots en nous tournant à demi. Il fait très beau et nous ne volons pas très haut de sorte que nous voyons parfaitement le paysage. Il devient très impressionnant quand nous traversons le Rhin dont la rive droite est labourée de trous d'obus et de bombes sur une grande largeur. Nous apercevons une petite ville entièrement détruite. Finalement nous atterrissons en Belgique près de Nivelles. De charmantes demoiselles en uniforme nous servent un gobelet de café et un petit pain. Nous prenons congé de l'équipage de l'avion qui ou commence déjà à charger de jerricans et des camions nous emmènent à Bruxelles. Nous logeons dans un bâtiment qui devait être un garage en temps de paix. Après avoir déjeuné et fait notre toilette nous partons faire un tour en ville. Naturellement nous n'avons pas un sou de monnaie belge en poche. Heureusement les tramways sont gratuits pour les militaires en uniforme. Dans un de ces véhicules une brave femme lie conversation avec nous et, après avoir vitupéré contre Léopold II et son épouse flamande, nous fourre de force un billet dans la main pour que nous puissions boire un verre dans un café.

Le lendemain matin nouveau départ. On nous conduit dans une gare de banlieue où nous montons dans un train formé de wagons

de troisième classe. Le voyage n'est pas rapide. (4)
Il prend fin à Hazebrouk où fonctionne un
centre de rapatriement. Après quelques formalités
administratives les prisonniers libérés passent
une visite médicale rapide. Au cours du trajet
en chemin de fer je ne me suis pas senti bien.
Le médecin dit tout de suite que je suis
malade. Le thermomètre révèle une forte
fièvre. On m'envoie à l'hôpital où on
m'installe dans une chambre à un lit. Je
me couche, j'ingurgite une tisane et des
médicaments, je m'endors et, à mon réveil,
l'infirmière me déclare que j'ai dormi
quatorze heures! Je me sens beaucoup mieux.
La fièvre est tombée et j'ai faim. Mais
j'ai mal à la gorge et je crache. Examinant
mes crachats le jeune toubib qui me soigne
voit un filet sanguinolent. Il m'emmène à
la radio pour examiner mes poumons et
croit discerner sur l'écran une tache suspecte.
Me voilà atteint de tuberculose pulmonaire
avec hémoptysie!

Le 30 avril je me sens tout à fait bien
et je n'ai plus de fièvre. Le toubib m'autorise
à quitter l'hôpital et m'assure que si je
me soigne bien je pourrai guérir! Le soir
je prends le train pour Paris. En raison
de destructions sur la ligne directe on suit
un itinéraire alaracadalement et le voyage
dure toute la nuit. Je débarque à la gare du
Nord à l'aube. Au 168 rue de Grenelle je
dois réveiller la concierge, car j'ai oublié à quel
étage habite ma famille. Je sonne au quatrième
à droite. Pour moi la guerre est terminée.

(1) Heureusement le diagnostic hâtif de ce débutant s'est
révélé erroné.